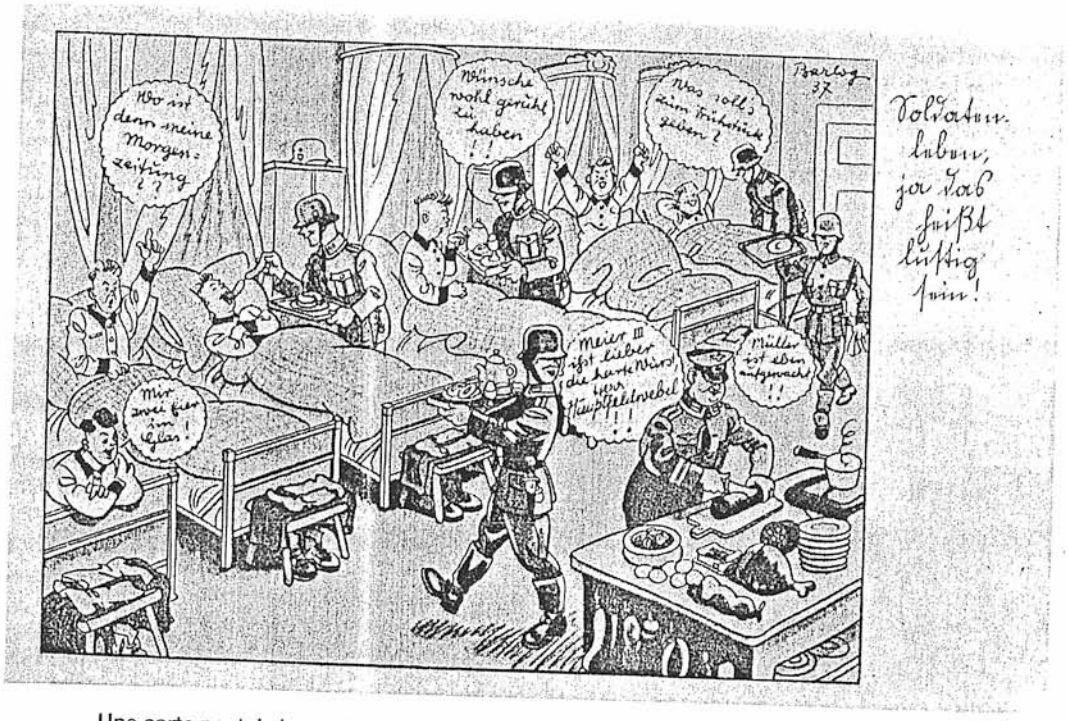

Une carte postale humoristique... «Soldatenleben, ja das heisst lustig sein!» Pour se remonter le moral la recrue adressait à sa famille de tels documents.

Georges Rinkel, incorporé de force, raconte

par Freddy Sarg, pasteur

Georges Rinkel est né le 11 février 1923 à Strasbourg. Dès l'âge de 7 mois, il a été élevé dans la famille Lonchampt habitait 28, rue de la Ceinture à Illkirch-Graffenstaden. Par la suite il a fait son apprentissage de boulanger à Bischheim. En 1939, il entre comme ouvrier-boulanger à la «Coopé rouge» de Graffenstaden. C'est en août 1986, au 32, rue de la Ceinture à Illkirch-Graffenstaden que Georges Rinkel nous a enfin livré ses mémoires de guerre qui commencent en 1939.

La drôle de guerre à Graffenstaden

Strasbourg évacué. Sur ordre de la commune d'Illkirch-Graffenstaden, en plein centre de Strasbourg, j'ai travaillé à vider des dépôts de différents déchets, notamment rue Linkmatt. Triste spectacle, les seuls êtres vivants qu'on rencontrait étaient des chiens et des chats errants.

En novembre 39, enfin on a utilisé mes compétences de boulanger à la Coopé de Graffenstaden, située rue de la Paix.

Comme les Allemands cherchaient à passer le Rhin à hauteur de Gerstheim, nous avons subi de leur part des tirs d'artillerie et, naturellement, nos gros canons camouflés dans les sablières de Lingolsheim ripostèrent et ceci presque chaque nuit. Un matin de juin 1940, les habitants du sud de Graffenstaden reçurent l'ordre d'évacuer leurs habitations étant donné qu'on avait décidé de faire sauter le pont de l'Ill (Zollbrücke).

Je me rendis néanmoins à mon lieu de travail, situé non loin du pont. A 6 heures du matin un grand fracas se fit entendre et des ferrailles tombèrent jusque dans la cour de la Coopé. A partir de ce moment nous avons été obligés de pétrir la pâte à la main, à cause de la coupure du courant électrique. Cinq hommes travaillaient et malaxaient une pâte faite à partir de 100 kilos de farine. Le spectacle était dantesque, vu que nous avions allumé de petits feux pour voir dans les fours.

A 16 heures Ostwald a été ravitaillée en pains à l'aide d'une barque de pêche prêtée par Monsieur Wurtz. Arrivés au beau milieu de l'Ill, on nous annonça depuis la rive, l'arrivée des Allemands en side-car devant la mairie d'Illkirch-Graffenstaden.

Appel pour le Reichsarbeitsdienst

En juin 1940 les Alsaciens et les Lorrains ont été démobilisés par les Français. En juillet de la même année, j'ai retrouvé une place chez un boulanger de Strasbourg. De mon lieu de travail, j'ai vu partir la statue du général Kléber par la rue du 22 Novembre. Chaque soir, je devais livrer en pains l'Oberkommando de la Luftwaffe qui se trouvait dans un hôtel situé près du Magmod. Chaque jour on faisait des pressions sur moi pour que je m'inscrive à la H.J. (Hitler-Jugend) afin de pouvoir participer aux défilés se tenant sur le Karl Roos Platz (anciennement Place Kléber). Comme les pressions devenaient menaçantes, j'ai décidé, avec certaines aides bienveillantes, de quitter cet employeur. Ensuite j'ai travaillé à la Meinau. Six mois plus tard ce fut l'appel pour le Service du Travail Obligatoire (Reichsarbeitsdienst). Le 10 février à 8 heures du matin, je devais me présenter au palais des fêtes de Strasbourg (Sängerhaus). C'est à ce moment que j'ai pris la décision de prendre le large et malgré le fait que ma mère soit hospitalisée, dans un état grave.

Vaines tentatives pour échapper à son destin

Le 30 janvier, je rejoins un passeur à Mulhouse. A Dornach, je devais prendre en marche un train chargé de charbon et ceci avec la complicité d'un cheminot. Manque de chance, le train changea d'itinéraire. De toute façon cela aurait été très risqué. Les wagons de coke avaient été entièrement farinés en blanc et ils passaient sous un projecteur pour le contrôle. Ce moyen de passage avait été utilisé par de nombreux Alsaciens pour rejoindre la Suisse ou la France de l'intérieur.

Le lendemain, nouvelle tentative. Le passeur m'accompagna par un temps glacial à Montreux-Vieux, direction Belfort. Nouvel échec, car il y avait trop de contrôles autour de la gare et dans les trains. Nous avons pris nos jambes à notre cou et après un grand détour par une gravière, nous nous sommes réfugiés dans un hôtel du centre ville.

Le lendemain matin nous avons repris le train pour Mulhouse en observant au passage la police des frontières (Grenzpolizei) qui suivait nos traces dans la neige. Heureusement que l'hôtelier avait l'habitude de ces allées-venues et qu'il était resté muet comme une carpe.

Toujours avec le passeur nous sommes partis en direction de Lörrach, Weil am Rhein, Säckingen et j'ignore le nom d'une autre petite localité avoisinante. Là un baron allemand faisait passer vers la Suisse. Une nouvelle malchance devait nous guetter: dans l'après-midi ce monsieur venait d'être arrêté après dénonciation.

Et nous voilà, le soir, par un grand froid, dans un petit village de montagne enneigé. Au loin on entendait le hurlement des chiens appartenant à la police des frontières. Vers minuit, nous avons regagné la gare et par une fenêtre nous nous sommes glissés dans la salle d'attente où nous avons guetté anxieusement l'arrivée du prochain train.

Après ce périple, retour à la case départ de Mulhouse. Le passeur m'a quitté, tout en me souhaitant bonne chance! J'ai continué ma route vers Sigolsheim où j'ai débarqué dans ma famille qui exerçait la profession de meunier. Là on a essayé de me faire passer la ligne bleue des Vosges en me faisant convoyer de la farine à Lapoutroie et au Col du Bonhomme. Malheureusement les gardes venaient d'être changés la veille et on ne savait pas si les nouveaux étaient fiables.

Après 12 jours de courses et d'angoisses, ayant maigri de six kilos, j'ai décidé de retourner chez mon employeur qui heureusement n'avait enregistré mon absence qu'après 8 jours. Avec l'aide d'un meunier et d'un brigadier du commissariat du Neudorf, ma fiche personnelle a retrouvé sa place.

Avec 24 heures de retard, le 11 février à 10 heures, je me suis présenté à la salle des fêtes de Strasbourg. Après la visite médicale, on n'avait pas grand choix. Soit on disait oui et tout allait bien, soit on refusait et on était envoyé au camp de Schirmeck. Le 2 avril 1942, j'était enrôlé au R.A.D. jusqu'au 26 septembre de la même année. Notre groupe était chargé de la construction de terrains d'aviation à Erding-Schleissheim-Munich et Neubourg près de la Donau. En plus du travail de terrassement, il y avait les exercices de préparation militaire.

Ambiance dans la Wehrmacht

Le 17 octobre 1942, j'ai été incorporé dans la Wehrmacht au F.L.A. 47 à Würzburg (défense antiaérienne). Fin novembre 1942, un adjudant (Feldwebel) a voulu me faire passer devant le tribunal de guerre à cause de mes réflexions «soi-disantes déplacées et séditieuses» (Meuterei vor der Truppe). J'ai eu bien de la chance. Un vieux capitaine (Hauptmann) m'a fait la morale en m'assurant qu'il comprenait le drame des Alsaciens. «Mais il ne faut pas vouloir nager à contre-courant, cela ne change rien au cours de l'histoire!» Par la suite, l'adjudant qui était porteur de l'insigne en or du parti nazi et qui avait appartenu à l'ancienne armée des 100 000 hommes, a monté tous les gradés contre moi.

Après les classes, j'ai figuré à plusieurs reprises sur les listes de ceux qui devaient partir pour la Russie. Suite aux examens médicaux, en novembre 1943 j'ai été déclaré apte au service intérieur (Z.G.V.F. - Zeitlich-Garnisons-Verwendungs-Fähig). J'étais placé dans un groupe de trente hommes qui avaient pour mission en passant par Vienne-Belgrade-Skolpje-Salonique-Florina (Grèce) de garder pendant un mois un dépôt d'essence, le temps d'attendre notre unité, la 1.-G.D. (Erste Gebirgs Panzer-Jäger-Division) commandée par le général von Stetner. J'étais affecté à la section des servitudes: téléphone, transmission, train, atelier, cuisine, sécurité et ravitaillement. Comme cuisinier, je devais faire des miracles pour nourrir avec de très petites quantités de flocons d'avoine, d'orge perlé, de millet, de viande, de charcuterie, de miel artificiel (Kunsthonig), de sirop de malt, des hommes qui travaillaient durement toute la journée. Comme aide-cuisinier, j'avais un Hiwi (Hilfswilliger), c'est-à-dire un prisonnier russe, travailleur volontaire dans l'armée allemande.

En juin 1944, nous campions dans un verger en Albanie. Pour améliorer un peu notre ordinaire, nous avons décidé d'aller de nuit

dans les champs pour ramasser quelques pommes de terre. Après quelques coups de sifflets côté albanais, nous filions vite. Nous ne savions pas que les villages étaient gardés par des civils et des militaires et que nous risquions le conseil de guerre pour vol chez les Allemands. Ceux-ci voulaient donner dans les «pays libérés» une bonne image de marque!

La fin de notre division militaire

Notre division a traversé tous les pays des Balkans, deux fois, de long en large. Les chasseurs avaient des mulets, des ânes et des chevaux chargés de matériel. Tous les pays avaient été, soi-disant, libérés sauf la Bulgarie. J'ai assisté au premier bombardement nocturne dans les faubourgs de Budapest. Notre convoi se trouvait sur rails. Les Russes avec leurs parachutes lumineux donnaient à ce sinistre spectacle une lumière quasi diurne. Par une nuit d'octobre 1944, nous sommes arrivés au terme de notre voyage. Notre division qui se dirigeait vers Belgrade, stoppa en pleine montagne. On nous donna l'ordre de détruire tout le matériel (camions, voitures, etc...), mais de ne pas y mettre le feu pour éviter de signaler notre position à l'ennemi. Ensuite chacun pour soi et sauve qui peut!

Le jour suivant, j'ai vu un orgue de Staline en action. C'était effrayant! 52 grenades partaient ensemble dans toutes les directions. Le deuxième jour j'ai été la cible d'un tireur d'élite russe qui maniait une mitraillette. Les balles traçantes sifflaient à mes côtés, dans l'herbe. Epuisé, je me suis réfugié sur une petite colline. Je fus réveillé par la «Ratch-Boum», un petit canon où on entend l'éclat avant le départ.

Résultat: après trois jours nous n'étions plus que 7 000 hommes sur 23 000. C'était le cercle de Belgrade. Dieu a bien voulu me garder en vie. Ce fut une épreuve douloureuse à la fois pour les survivants et pour les familles des disparus. Le général von Stetner a été tué par un coup de canon alors qu'il se trouvait à cheval.

Quelques souvenirs d'Illkirch-Graffenstaden

Une fois sortis de ce carnage, après trois jours de repos, certains officiers eurent l'idée de nous renvoyer au front, mais les médecins allemands s'y sont opposés vu notre délabrement physique et psychique.

A Leskowatz (frontière entre la Yougoslavie et l'Albanie), nous étions en cantonnement pour 2 à 3 jours dans une grande filature. Le cœur gros, j'ai vu dans cette usine des machines en provenance d'Illkirch-Graffenstaden.

Novembre 1944. J'ai été évacué de Sarajevo en train sanitaire. Trois semaines après, je suis arrivé à Glatz, situé à 80 km de Breslau (Haute-Silésie), dans un hôpital de l'armée de l'air. J'y suis resté jusqu'au 15 janvier 1945. J'avais pour mission de me rendre à Coblence, mais en arrivant à Breslau on nous signala que les convois n'acheminaient plus que les aveugles, les amputés et les blessés très graves. Avec les hommes plus ou moins valides, les autorités ont recréé de nouvelles unités. C'était moralement insupportable, étant donné que personne ne se connaissait. On avait ordre d'arrêter les Russes sur la frontière de Haute-Silésie. Mais avec quoi?

Breslau en janvier 1945 était encore une belle ville; un mois plus tard ce ne fut plus qu'un tas de ruines. L'artisan de cette destruction avait été un petit avion surnommé Coucou ou machine à coudre (Nähmaschine).. J'ai été envoyé dans une unité du Volks-Sturm comme téléphoniste. Mon chef était un ancien juge dégradé par Hitler. Nous campions sur une île de l'Oder-Neise. L'accès ne pouvait se faire que de nuit, car les Russes occupaient l'autre côté de la rivière et ils supervisaient l'ensemble. La nuit il faillait placer dans les points stratégiques des lignes téléphoniques. Sur le dos j'avais un grand tambour sur lequel étaient enroulés des centaines de mètres de fil. Avec cet équipement, il fallait descendre une échelle à cordes de 60 mètres, longer un sentier bordé de barbelés et situé à côté de champs de mines. Pas de lampe de poche, pas de cigarette, sinon les tireurs d'élite russes qui étaient perchés dans les arbres ne vous manquaient pas. Parfois il me manquait trois ou quatre mètres de fil pour relier le prochain bunker.

Début avril, je devais me présenter à la Kommandantur qui voulait m'envoyer dans une unité S.S. chargée des combats de rues à Breslau-Sud. Là aussi j'aurais eu comme mission d'assurer les liaisons téléphoniques. J'ai dû montrer que j'étais bien au courant de la topographie de Breslau-Nord pour ne pas être versé dans cette formation S.S.

Prisonniers des Russes

De toute façon nous étions encerclés par les Soviets. Le 6 ou le 7 mai les Russes étaient devant notre porte. Ordre était donné de nous rendre et de mettre les fusils, debout, par paquets de dix.

Après une marche de propagande de 8 jours autour des ruines de Breslau, on nous a enfermés dans un pré clôturé près de Hundingsfeld.

Les officiers avaient droit à des lits et à des baraques. Pendant ces longues journées de marche, la nourriture était quasi inexistante. On pouvait tout juste prendre le long de la route de l'herbe, de la rhubarbe, des choux, des carottes. Les gardiens russes avaient un malin plaisir de donner par-ci, par-là des coups de crosse. Pas d'eau potable! Lequel d'entre nous céderait le premier pour aller boire dans la mare aux grenouilles se trouvant dans les parages? On nous a fait passer devant un grand trou pour y jeter nos papiers, notre argent, nos photos, et gare à celui qui n'avait pas tout abandonné!

Pour nous compter il fallait aux Russes des heures entières. Ils avaient remplacé l'ardoise ou le papier par de petits bouts de bois. Pour compter 100 hommes, il leur fallait au moins une heure et cela se faisait même s'il pleuvait des cordes! Chacun avait reçu comme seul ustensile une cuillère. La fourchette étant considérée comme une arme. Inutile de vouloir expliquer à ces gens qu'on était de nationalité française. La réponse était toujours la même: «Tu vas bientôt rentrer chez toi!» (Scorop domoï en russe).

Début juin 1945, 1 200 hommes quittèrent le camp dans des wagons à bestiaux. Comme seule installation sanitaire il y avait un tuyau de poêle pour 40 personnes. Je faisais partie du lot. Les lucarnes des wagons avaient été fermées avec du fil de fer barbelé.

De retour à Stalingrad

En Roumanie, à Marmarasiget, on nous a transférés dans des wagons russes à cause de la plus grande largeur de la voie ferrée. Les wagons étaient plus hauts, mais il n'y avait pas de marche-pied pour y accéder. De plus il faillait se presser sous les coups de pieds de nos gardiens. Fin juin ce fut l'arrivée à Stalingrad. Pendant le voyage, deux fois par jour, on nous avait donné de la soupe. En ouvrant les bidons, le liquide était effervescent à cause des fermentations et de sympathiques asticots surnageaient. Bon appétit! De plus on recevait un peu de pain rassi et un peu d'eau. Le temps passait mieux quand on pouvait grignoter quelque chose.

Les manœuvres dans les gares se faisaient par coups de sifflet car il n'y avait pas encore de signaux lumineux. Une fois arrivés à Stalingrad, il n'y avait pas de temps à perdre. On nous a fait décharger une péniche amarrée sur la Volga et qui était pleine de sacs de ciment.

Pour toute récompense on avait le droit de se baigner dans une eau sale à la surface de laquelle surnageait du mazout. Trois jours après, constitution d'un nouveau groupe de 500 hommes dont je faisais partie avec deux autres Alsaciens. L'un des deux était Alex Gross de Herrlisheim. A la sortie du camp, nouvelle fouille. On me prend mes chaussures (pointure 44) pour me donner en échange des semelles en bois (pointure 40). Impossible de marcher pieds nus car le sable était trop chaud.

Nous avons été embarqués et acheminés vers Petripavlovka, un petit village situé entre Stalingrad et Astrakan. Comme logement nous avions une petite baraque. A peine arrivés, 30 hommes furents obligés de décharger un bateau rempli de blé. Le travail se fit avec des seaux. Pour ma part j'ai dû creuser un puits. Et c'est là que j'ai contracté le paludisme. Ensuite il a fallu constuire une centrale électrique. Enfin, comme autre travail, nous devions rendre étanche des petits bateaux de pêche avec du chanvre et du goudron et ceci avec l'aide d'un burin. Pour faire cela nous étions installés sur des planches flottantes.

Le camp était gardé par des soldats et les commandos par des femmes armées. Souvent le charpentier civil nous demandait la position de la sentinelle, car il voulait emporter chez lui un petit fagot de copeaux! Quant aux civils russes ils demandaient aux prisonniers s'ils n'avaient pas de papier journal (Poumachka en russe) pour la fabrication de cornets de tabac (Mahorka).

La corvée d'enterrement

Rentrés au camp, comme chaque jour, on comptait et on recomptait les prisonniers. Ensuite il y avait le souper. Et après, la corvée d'enterrement. Les moments les plus pénibles de la journée. Cela avait lieu à la nuit tombante et chaque soir il y avait entre un et neuf morts. Quatre hommes pour un mort qui avait été dépouillé de ses vêtements, et qui était porté sur une planche. Les dépouilles mortelles étaient mises dans un trou collectif et sans signe d'identité. Le lendemain les chèvres passaient de nouveau dessus. Il n'y avait ni cimetière, ni tombe individuelle.

L'infirmerie dans un camp se résumait à un mouroir au fond d'une baraque. Les malades criaient leurs souffrances, mais il n'y avait ni d'infirmier (Sani), ni de médecin (Wlatsch) pour les secourir.

Au mois de septembre on travaillait encore torse nu à 16 heures. Entre 17 et 18 heures il fallait mettre le manteau tellement le changement de température était brusque.

Le camp d'Astrakan

A ce régime, au mois de décembre il restait environ 100 prisonniers dans le camp. Ceux qui suivaient à Astrakan nous ont signalé le fait. Pour moi j'ai eu un peu plus de chance. Fin septembre 1945 avec un groupe d'une vingtaine de prisonniers j'ai quitté le camp pour être rapatrié.

Toujours la fouille. Comme j'avais un pull et une chemise, on m'a pris cette dernière en me faisant comprendre que je n'avais pas besoin de deux vêtements. Un pull qui m'allait au-dessus du ventre et un pantalon bien en dessous et c'est à moitié déshabillé que j'ai voyagé sur le pont d'un bateau qui au bout de trois jours nous a menés à Astrakan.

Le camp était plus important et disposait d'une infirmerie de 30 lits. De plus, à l'extérieur il y avait un fournil.

Classés comme des bestiaux

Le chef du camp était roumain et son adjoint autrichien. Deux vrais P.D.G. L'autrichien se promenait toute la journée et même parfois la nuit, en faisant tourner une chaînette autour du doigt. Il flanquait celle-ci violemment dans la figure de ceux dont la tête ne lui revenait pas.

Une visite médicale chaque mois nous classait dans une des cinq catégories existantes: groupes 1, 2, 3, O.K. (Ohne Kommando) et distrophiques. Dans les groupes 1 et 2 on devait travailler 8 heures par jour, dans le groupe 3 4 heures O.K. sans commando, c'était le groupe des malades. Enfin le groupe «distrophiques», était composé de gens à moitié morts déjà. J'ai été classé dans le groupe 3. J'avais entière liberté, le soir, de sortir du camp après les corvées de cuisine. A la mi-décembre, ne pouvant moralement plus supporter toutes les injustices, j'ai demandé à être reçu au rapport par le N.K.V.D. ou maintenant G.P.U. L'homme qui m'a reçu était très âgé et il avait rang de capitaine. Sa secrétaire et interprète avait rang de commandant. C'était Madame Meyer, une juive, qui avait fuit Dresden lors de la venue d'Hitler au pouvoir.

Cette dernière m'insultait car toute vérité n'est pas bonne à dire, mais le vieux capitaine Krug, un russe, m'a donné raison. Cette démarche m'a servi, puisque j'ai été muté à la boulangerie du camp. Nous étions 14 hommes et nous devions travailler 12 heures en deux équipes. Les lits restaient toujours chauds: les uns se levaient, les autres se couchaient.

Avant d'être au fournil, je faisais terrassier au théâtre d'Astrakan, j'ai brisé de la glace en vue du stocka-

ge pour l'été, j'ai aidé à dégager les rails de tramway qui étaient emprisonnés par la glace, j'ai chargé des wagons avec du poisson salé, j'ai récolté des pommes de terre pour les ingénieurs de la station électrique. Celle-ci n'était qu'une vieille locomotive à vapeur qui fonctionnait jour et nuit; son alimentation était assurée par les prisonniers.

Avant de rentrer au camp, le soir, les Russes vous remplissaient une fiche sur laquelle figurait notre pourcentage de rendement journalier. 100% = 200 g de cacha supplémentaire (cacha = purée). 90% = 150 g; 85% = 100 g; 75% = 50 g de légumes de toute sorte. Les 200 g de pain par jour avaient la taille d'un paquet de gitanes.

Mon copain, Alex Gross, qui m'avait sauvé la vie à Petripavlovka, a été hospitalisé à la mi-décembre à l'hôpital Scola, non loin du camp. Il y est resté.

Le retour à la vie normale peut tuer

Le 22 janvier 1946 j'ai été rappelé au camp car je devais, avec 100 autres prisonniers, être rapatrié. Certains de ces 100 n'ont pas eu beaucoup de chance. J'ai eu le bonheur d'être dans les cinquante premiers qui sortaient du camp. En plein milieu du passage, la barrière s'est refermée laissant dans le camp la moitié environ du groupe. Spectacle quasi insoutenable. Que sont devenus les autres?

Avec une sentinelle, quant à nous, nous avons entrepris le voyage dans le train comme de simples voyageurs. On nous a donné quelques roubles avec lesquels nous pouvions acheter dans les gares quelques galettes de pommes de terre vendues par des fermières.

Grand rassemblement à Saratov (300 km de Tambov, 800 km de Moscou). Nous nous retrouvions entre gens de nationalités très différentes. Direction Marmarasiget (Roumanie). Nous étions au départ environ 1 250 hommes.

Pour nous engraisser à des fins de propagande, les Russes nous gardaient six semaines de plus, avec un régime alimentaire comprenant de la soupe matin, midi, soir, 870 g de nourriture dont 170 g d'huile de tournesol. Cette surcharge en matières grasses a refait des morts. On passait aussi dans le train sanitaire, stationné au bord d'une grande route. On enlevait ses vêtements et on passait à la douche pour chasser plus particulièrement les poux. Malgré cela, la nuit on gardait la lumière allumée, car les punaises n'étaient pas rares.

Le voyage a duré 6 semaines jusqu'à St. Valentin (Autriche) où il y avait la ligne de démarcation. J'y suis resté encore 4 semaines pour convalescence. Suite à un bain obligatoire pour 2 personnes dans 10 litres d'eau, j'ai attrapé un empoisonnement du sang et la galle que j'ai ramenée à Illkirch comme souvenir.

A St. Valentin une délégation de soldats français est venue au camp. Mais nous n'avions pas le droit de leur parler, pour cela les sentinelles russes nous jetaient des cailloux. C'est là que j'ai reçu mon premier colis de la Croix-Rouge. C'était dangereux pour ceux qui étaient trop gourmands.

Enfin la terre natale

Enfin le 3 mai 1946 nous avons été remis aux mains des autorités françaises. Nouvelle chasse aux poux chez les Américains, juste après la frontière. A Bregenz nous avons été hébergés dans un couvent. Contrôle d'identité, questions posées. Le 8 mai, au soir départ pour Kehl. Juste un an après la fin de la guerre. A 7 heures du matin nous sommes arrivés à Kehl. A 8 heures une délégation d'officiers français a traversé à pied le pont S.N.C.F., sous la conduite du lieutenant Schaeffer.

Il y eut un triage entre les Alsaciens-Lorrains et les Français de l'Intérieur. Ces derniers étaient au nombre d'environ 300 et seulement un seul a tout de suite été libéré. Des tramways E nous ont conduits au Wacken. Les gens se ruaient sur les clôtures pour nous montrer des photos et pour nous demander si on reconnaissait un des leurs.

Ce n'est que le soir, vers 19 heures que j'ai enfin eu la joie de retrouver les miens. Mais tout n'était pas terminé pour moi. Du 25 juin 1946 au 9 septembre j'ai fait un séjour à l'hôpital et ensuite je suis parti pour un mois en maison de repos.

Je dois vous avouer que mon plus grand choc émotif je l'ai vécu, il y a quelques mois, quand j'ai regardé une émission de Pierre Bellemare parlant de ceux qui sont restés en Russie. Parmi les noms énumérés, il y avait celui d'Alex Gross de Herrlisheim. Reviendra-t-il un jour?

Propos recueillis par Freddy Sarg
Août 1986

Sommerszene

Junker Zephir hat gesät...
Prinz Tau hat errichtet...
Majestät Sonne hah angezündet...
Ein volles Dutzend Königskerzen.
- Wunderbar! -
Von soviel goldnem Licht angezogen,
Kommt das liebe Bienlein angeflogen,
Am frühen Morgen Honig besorgen.
Welch erfreuliche Szene!
Auf meiner kleinen Wiese -
Herrlich anzusehn!
Ach Gott! Danke schön!

M. Th. Wipf

A. D. E. R.
STRASBOURG
R 1 JUIN 1992

ALMANACH SAINTE-ODILE

Odilien *1988* Kalender